

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'École freudienne, 1976, n° 18, pp. 263-270.

⁽²⁶³⁾SOLANGE FALADÉ – L'heure est donc venue de conclure. Si nos journées avaient fonctionné comme un congrès, il nous faudrait maintenant entendre les comptes rendus des travaux des différents groupes. Il n'en sera rien. Nous aurons les actes de ces journées.

Cette séance dite de clôture ne doit pas mettre un point final à cet échange entre les différents cartels de l'École. Il s'agit d'une séance inaugurale. C'est dire que d'autres rencontres sont dès maintenant prévues.

De plus, s'il est vrai que jusqu'à ce jour, rares ont été les cartels, au sens où le Dr. Lacan les entend, qui ont fonctionné dans l'École, à partir de ce qui a été apporté pendant ces journées, il est à prévoir une relance de cette forme de travail.

Comme l'a souligné l'un de nous ce matin, la structure que Lacan a voulu pour ces cartels dans l'École doit permettre d'éviter deux écueils : le totalitarisme, comme le libéralisme.

Au cours de ces discussions sur les cartels, si des points sont maintenant pour nous plus clairs – beaucoup des points oubliés de l'acte de fondation –, il reste néanmoins un point qui pour beaucoup d'entre nous reste obscur, c'est la nécessité de ce « plus une personne », sa fonction dans la vie du cartel. Peut-être le Dr. Lacan accepterait-il de nous éclairer un peu.

JACQUES LACAN – J'ai dit – je regrette que ma chère Solange n'y ait pas été, mais elle ne pouvait pas être partout à la fois ; c'est pourtant son habitude ! – j'ai dit certaines choses ; pour elle je vais les répéter ; j'ai dit certaines choses dont l'essence faisait référence à la mathématique et, pour le dire, je parlais, parce que c'est la loi de la parole qu'on se réfère à des paroles antérieures, je parlais de Bertrand Russell, qui n'est pas le dernier venu des mathématiciens, loin de là, puisque c'est lui qui, dans les *Principia*, que vous connaissez, je soupçonne, dont vous avez tout au moins le titre en tête, c'est lui qui a été jusqu'à énoncer que les mathématiciens ne savaient pas de quoi ils parlaient ; j'ai proposé une modification de cette formule à quelqu'un qui se trouve avoir quelque formation mathématique, et j'ai obtenu l'approbation de quelqu'un d'autre que je ne connais pas, une jeune femme qui s'est présentée à moi, après, comme mathématicienne ; pour elle (je ne sais pas si pour le mathématicien dont je parle ce que j'avais dit a fait sens), cela a semblé apporter quelque satisfaction, que j'aie substitué à ce « ils ne savent pas de quoi ils parlent » un « ils savent par contre très bien de qui ils parlent ».

C'est évidemment là que je me limiterai pour l'instant, puisque ce « de qui » en question, qui peut se supporter d'un nom, d'une référence, l'appeler la mathématique c'est donner à la mathématique, comme on me l'a fait observer, la valeur d'une personne. La question peut se poser. On y a fait bien sûr des objections. Ça pourrait quand même se soutenir qu'une personne, pouvant être considérée essentiellement comme ce qui est substance pour une pensée, c'est-à-dire ce qui est substance qu'on appelle pensante, il n'est pas exclu qu'on puisse pousser les choses assez loin que d'identifier la mathématique à une personne.

⁽²⁶⁴⁾Mais si je me suis trouvé présent dans cet endroit où on discutait de la fonction du cartel, c'est bien parce que j'y tenais particulièrement. Je tenais particulièrement à ce que ce que j'ai avancé dans ma proposition pour le fonctionnement de l'École, à la suite de ces journées, reçût (c'est comme ça qu'on s'exprime) un coup de fouet. J'aimerais que de ces cartels que j'ai imaginés la pratique s'instaurât d'une façon plus stable dans l'École.

Le point central pour ce qui justifie l'indication du terme « cartel » je ne peux pas dire désormais, parce que je ne vois pas pourquoi je ferais une rupture ; jusqu'à présent chacun n'a fait acte de candidature à être membre de l'École qu'à titre individuel, il faut bien le dire ; c'est comme ça que ça se passe ; on a apprécié au niveau d'un organisme qui s'appelle Directoire, si oui ou non nous allons admettre au titre de membre dans l'École quelqu'un. Il est bien entendu, bien posé au principe de ce qui règle l'admission dans l'École, qu'il n'est nullement pour autant obligatoire d'être analyste et qu'au contraire, l'École a à apprendre de quiconque, formé à une toute autre discipline que l'analyse, peut contribuer par ce qu'on appelle communément ses connaissances à verser au dossier de ce qui

assurément, à nous analystes, et ce n'est que trop prouvé, nous fait défaut, à nous apporter quelque matériel dont nous puissions en somme faire support à notre pratique. C'est même là-dessus que repose l'idée de ce qu'il faut tout de même bien avancer d'un terme, et il se trouve que j'ai choisi cette année le terme de consistance pour désigner justement ce qui résiste, ce qui a quelque chance de faire partie d'un réel.

Alors ce qui est à expliquer dans mon avancée, mon énoncé, ma proposition qu'on entre à l'École non pas à titre individuel, mais au titre d'un cartel, c'est ce qu'il serait évidemment souhaitable de voir se réaliser dans la suite, et ce qui, je vous le répète, ne peut pas être défini comme étant désormais la condition, mais ce serait souhaitable que ça entre dans les têtes qu'on y entre à plusieurs têtes et au nom, au titre, d'un cartel.

Il y a une deuxième face dans cette notion de cartel : c'est pourquoi et comment je le propose (puisque c'en est encore là) comme constitué d'un nombre qui ne va pas loin, d'un nombre minimum ; pourquoi ce nombre minimum, je l'ai énoncé au titre de quatre, puisque j'ai dit trois plus une personne, et que je n'ai pas osé aller plus loin que cinq, ce qui additionné d'une personne fait six, pourquoi je considère comme souhaitable que le cartel, ça soit de quatre à six, c'est ce qui est à justifier et ce que j'espère articuler suffisamment peut-être déjà dans mon prochain séminaire, étant donné que maintenant je ne pense pas qu'il y en ait plus de deux pour finir l'année, l'amphithéâtre que j'occupe et où vous vous trouvez nombreux – trop nombreux à mon gré – étant mobilisé par la fonction des examens à partir d'un certain moment de mai qui reste à déterminer.

Donc c'est là, dans ces deux derniers séminaires, que j'espère justifier, je veux dire justifier pour vous, pour votre entendement, pourquoi ce nombre minimum est exigible, je veux dire qu'il reste seulement parmi les tout premiers, pourquoi il y a en somme nécessité à ce qu'il ne dépasse pas ce nombre.

Il y a à ça des raisons que j'espère vous faire sentir, qui sont liées à la structure même, qui tout de même n'abaisse pas ce nombre au-dessous d'un certain taux et qui nommément considère comme trop peu le deux, et même le trois. Ceci, j'aurai à le justifier, parce qu'évidemment le trois, j'y ai assez insisté pour qu'il puisse paraître que c'est souhaitable. Pourquoi le quatre d'abord, c'est, je vous le répète, ce qui reste à bien situer.

Il y a pourtant des choses qui devraient nous inciter à moins de prudence, disons, c'est une moindre prudence qui serait aussi un moins de rigueur. C'est quand même une expérience, qui est patente, c'est que des communautés existent, qu'on appelle, pas pour rien, religieuses, qui pour elles n'ont jamais vu, et même jamais vu sans réticence cette limitation du nombre. Il semble qu'il n'y ait pas de limite à ce que la communauté religieuse puisse représenter. Ce n'est certainement pas sans raison. Et ce sont des raisons que, je vous le répète, j'espère vous faire sentir. L'anonymat qui préside à la communauté religieuse est quelque chose qui doit déjà vous faire pressentir que dans ce petit nombre, il y a un lien avec le fait que chacun porte, dans ce petit groupe, son nom.

⁽²⁶⁵⁾ Il est certain que nous n'avons pas le même objet que celui qui domine le fait de la communauté religieuse, que ce qui nous intéresse dans notre pratique n'est pas ce qui intéresse une communauté religieuse. Quand je l'appelle « religieuse », c'est une façon de parler. Je veux dire que je ne mets pas toutes les religions dans le même sac ; j'ai déjà spécifié celle qui domine dans ce qu'on peut appeler nos contrées, à savoir la chrétienne, qui n'est pas sortie de rien, qui est sortie de la juive et qui la porte encore d'une façon bien singulière (les relations entre la communauté juive et la communauté chrétienne sont marquées de quelque chose dont j'espère que le terme disons de survivance pour désigner la façon dont la juive continue à être portée par la chrétienne ne vous paraîtra pas exagéré – c'est une façon de la connoter, il pourrait y avoir bien d'autres façons de l'indiquer, des façons peut-être auxquelles je reviendrai dans la suite). La communauté religieuse a pour fondement ce qu'on peut tout de même ne pas désigner d'une façon trop inadéquate d'un mythe, le mythe que désigne ce Dieu, qui est loin d'être simple, il est même complexe, et même si complexe qu'il a bien fallu que la communauté chrétienne se laisse forcer la main

et l'article comme trinitaire ; j'ai déjà dit à l'occasion à mon séminaire ce que j'en pensais ; il n'y a pas que la communauté chrétienne qui s'est aperçue qu'il n'y avait pas de Dieu tenable sinon triple.

Ce qui est curieux, c'est qu'évidemment on a beaucoup parlé, on a beaucoup écrit sur cette trinité, mais qu'on n'en a jamais donné aucune justification, bien sûr, et que je me crois, à tort ou à raison, le privilège d'avoir, par mon nœud à trois, donné une forme de ce qu'on pourrait appeler son réel.

Quelqu'un m'apprend avoir vu – je vous le signale parce que je l'accueille avec beaucoup d'intérêt – à la Bibliothèque Nationale, dans une exposition de miniatures, quelque chose qui se trouverait actuellement (la personne en a pris note) à la Bibliothèque communale de Chartres ; quelqu'un donc (j'attends de voir parce qu'après tout c'est à contrôler) aurait vu un nœud borroméen avec l'énoncé à côté de « trinitas » ; il aurait vu les trois petits traits dont vous savez qu'éventuellement je le symbolise, ce nœud borroméen, ces trois petits traits qui se croisent d'une certaine façon, à la façon dont on fait les faisceaux avec des fusils, on met trois fusils et ça tient, ils s'accotent en rond l'un sur l'autre, et c'est même – je ne vous l'ai pas dit au séminaire parce que ça ne me paraissait pas tellement à dire, mais chacun sait que dans quelque chose qui sert de symbole à un certain gaélisme, et même à une Bretagne en train de se réveiller, le triskel est quelque chose qui réalise ces trois petits bouts tels que d'habitude je vous les dessine au tableau comme point de départ, et que à ce triskel donc réduit, qui est tout autant un nœud borroméen que la forme complète, à ce triskel serait adjointe l'indication écrite de « trinitas ».

Qu'est-ce qui dans tout ça fait notre relation ? Notre relation se limite à ceci que si je définissais quelque chose qui serait à dire comme étant l'analyse, je l'appellerais non pas religion d'un quelconque Être suprême, comme quand même beaucoup de gens parmi nous n'ont jamais pu s'en détacher ; j'ai déjà dit que je ne suis même pas sûr de ne pas être pris en flagrant délit de déisme, et vous allez peut-être le voir tout de suite : si je parle de religion du désir, ça n'a pas l'air quand même d'être ça, surtout si le désir, ça me semble être lié non seulement à une notion de trou, et de trou où beaucoup de choses viennent à tourbillonner de façon à s'y engoutir, mais déjà y joindre cette notion du tourbillon, c'est évidemment, ce trou, le faire multiple, je veux dire par là le faire conjonction au moins ; pour que vous dessiniez un tourbillon, rappelez-vous mon nœud en question, il en faut au moins trois pour que ça fasse trou tourbillonnant. S'il n'y a pas de trou, je ne vois pas très bien ce que nous avons à faire comme analystes, et si ce trou n'est pas au moins triple, je ne vois pas comment nous pourrions supporter notre technique qui se réfère essentiellement à quelque chose qui est triple, et qui suggère un triple trou.

En tout cas il est bien sûr que pour ce qui est du symbolique, il y a quelque chose de sensible qui fait trou. Il est non seulement probable, mais manifeste que tout ce qui se rapporte à l'imaginaire, c'est-à-dire au corporel, c'est ce qui a surgi d'abord, là non seulement ça fait trou, mais l'analyse pense tout ce qui se rapporte au corps, en ces termes, et toute la question est de ⁽²⁶⁶⁾savoir en quoi l'incidence du langage, l'incidence du symbolique est nécessaire à penser ce qui, autour du corps, dans l'analyse a été pensé comme lié disons à divers trous. Pas besoin ici de souligner combien l'oral, l'anal, sans compter les autres que j'ai cru devoir y adjoindre pour rendre compte de ce qui est pulsion, pas besoin de souligner que la fonction des orifices dans le corps est là bien pour nous désigner que le terme « trou », ce n'est pas une simple équivoque que de le transporter du symbolique à l'imaginaire.

Sur le sujet du réel, il est clair que j'essaye, ce réel, de le faire fonctionner à partir de cette simple remarque que le définir comme univers, c'est l'imposer comme cyclique, comme circulaire, qu'y introduire l'Un, car c'est ça la notion d'univers, c'est le faire englobant par rapport à ce corps qui l'habite, c'est le faire monde. Je ne suis pas sûr que le réel fasse monde, et c'est bien pour ça que j'essaye d'articuler quelque chose qui dise, qui ose pour la première fois avancer qu'il n'est pas sûr que le réel fasse un tout. C'est évidemment difficile

de voir quelle physique on pourrait instaurer, si ce n'est à admettre qu'au moins des portions de cet univers sont isolables, sont fermables. C'est là-dessus que repose, vous le savez je pense, la notion même d'énergie, l'idée que l'énergie est constante est le principe même et la base sur quoi en physique on peut dire que repose la notion de loi elle-même, et l'idée qu'il y a un tout est quelque chose sans quoi on ne voit même pas bien comment la science se supporterait.

Mais après tout, c'est tout de même curieux que nous n'ayons plus aucune espèce d'idée saisissable des confins de cet univers et ce qu'en somme j'avance, j'ose avancer, c'est quelque chose qui est en principe ceci, c'est que nous, analystes, rien ne nous oblige à faire du réel quelque chose qui soit univers, qui soit clos. L'idée que cet univers est simplement la consistance, la consistance d'un fil qui se tienne ne suffit pas à le faire cyclique, mais c'est déjà beaucoup comme hypothèse, et pour nous ça peut nous suffire, je veux dire qu'avec deux cycles et une droite à l'infini, ce qui est déjà beaucoup avancer pour le réel, nous faisons un nœud, un nœud borroméen qui se tient tout à fait, qui fait vraiment nœud.

De sorte que, que nous puissions, nous, supporter l'idée que le réel n'est pas tout, c'est quand même une réassurance qui n'est peut-être pas non plus sans intérêt pour les physiciens, et les physiciens arriveront bien à se faire à l'idée qu'on peut peut-être penser le réel sans y mettre une constance, la constance appelée énergie, et c'est bien là que s'amorce déjà l'idée que la constance, ce n'est pas la consistance. Réduire la constance à la consistance, ça aurait peut-être quelque chose de tenable pour les physiciens.

Mais enfin, ce n'est pas dans une physique à venir que je suis là pour vous engager ; nous, notre affaire, c'est de nous apercevoir de ceci qui est frappant dans toute notre expérience historique et qui est essentiel pour nous, c'est ceci : c'est qu'il y a des noms. Et qu'il y ait des noms, il semble bien que ce soit là un fait tout à fait nodal, je veux dire que de mémoire humaine, on ait donné des noms aux choses, ça traîne même dans Freud, c'est bien quand même fait pour nous retenir. Ce n'est pas pour rien, je me souviens, que quand j'ai écrit *La Chose Freudienne*, autour de moi il y a eu des tas de personnes pour faire la petite bouche : « Pourquoi est-ce qu'il appelle ça comme ça, la chose, c'est dégoûtant, tout ce que nous essayons, c'est justement de nous opposer à la réification » ; moi, je n'ai jamais été de cet avis ; je n'ai jamais pensé que quand il s'est produit une cassure, celle de 53, c'était parce qu'on divergeait sur le fait de réifier ou de ne pas réifier ce dont il s'agissait dans la pratique ; c'était de réifier de la bonne façon. Si j'ai appelé quelque chose *la Chose* et nommément *la Chose Freudienne*, c'est évidemment pour indiquer qu'il y a du Freud dans la Chose, dans la Chose qu'il a nommée ; ce qu'il a nommé, c'est l'inconscient, et le terme « freudienne » n'a pas du tout là la fonction d'un prédicat, ce n'est pas une chose qui après coup a la propriété d'être freudienne, il est bien certain que c'est parce que Freud l'a énoncée qu'elle est une chose, et que comme je le suggérais à quelqu'un récemment, parler de l'inconscient comme de ce qui avant Freud n'existait pas, ce n'est pas une si mauvaise façon de s'exprimer pour une bonne raison, c'est qu'après tout une chose n'existe, ne commence à jouer, qu'à partir du moment où elle est bel et bien par quelqu'un nommée.

⁽²⁶⁷⁾ Alors j'essaye, de notre expérience, d'arriver à réduire ce nommable, parce que quand même on peut se permettre comme ça de badigeonner toutes sortes de choses avec des noms, ça s'est toujours fait et ça s'est même fait à tort et à travers, j'essaye de me réduire à ne nommer que ce que j'appelle avec Freud l'*Urverdrängt*, ce qui se résume en somme à nommer le trou. C'est partir de l'idée du trou, c'est dire non pas « fiat lux » mais « fiat trou », et pensez que Freud, en avançant l'idée de l'inconscient, n'a pas fait plus. Il a dit très tôt qu'il y a quelque chose qui fait trou, que c'est autour que se répartit l'inconscient et que cet inconscient a pour propriété de n'être qu'aspiré par ce trou, tellement bien aspiré qu'on n'a pas l'habitude, c'est bien le cas de le dire, d'en retenir même un petit bout, il fout le camp tout entier dans ce trou. Parler de la Chose Freudienne comme constituée essentiellement par ce trou, ce trou qui a un site, un site dans le symbolique, c'est là dire quelque chose qui tout au moins, je le prouve en tout cas, peut se soutenir un certain

temps, et comme ce temps commence à faire une paye et que pendant ce temps il n'y a pas eu beaucoup de contradictions qui portent, je veux dire à ce que j'énonçais, ça commence déjà à au moins se supporter d'avoir duré ce temps-là.

Que ce trou, je l'identifie à la topologie, j'ai fait allusion à ça dans mon dernier séminaire ; la topologie, je crois que je l'ai indiqué, au moins fait sentir pour certains, ça ne se conçoit pas sans ce nœud qui, comme je le disais tout à l'heure, dans un autre groupement, n'est pas simplement quelque chose, quoique ce soit là qu'il ait sa tenue de nœud, c'est dans le réel, mais l'intéressant, c'est que dans le mental, c'est bien la première fois qu'on voit quelque chose qui conjoint le mental et le réel à ce point, c'est que dans le mental, ça fait nœud aussi ; il est vraiment à la fois impossible de ne pas mettre le nœud dans le mental et en même temps de s'apercevoir que le mental y est très inadapté, à savoir que ce nœud, il le pense si difficilement que nous ne pouvons pas ne pas y voir quelque chose qui nous donnerait en quelque sorte ce que j'ai appelé à mon dernier séminaire quelque chose comme un pressentiment, si l'on peut dire, de ce que pourrait bien être en fin de compte le trou en question.

Tout cela, bien sûr, est une précipitation, pourquoi ne pas le dire, après errance, chacun sait que je me suis targué de dialectique et que j'ai fait usage du terme avant d'en venir à ce tourbillon ; c'est bien le cas de nous apercevoir que quiconque parle de dialectique évoque toujours une substance. La dialectique est essentiellement prédicative, elle fait antinomie, et nul prédicat qui de lui-même ne se supporte d'une substance ; c'est très très difficile de parler **a** substantivement, surtout que nous nous imaginons chacun être une substance. C'est très difficile évidemment de vous sortir ça de la tête, quoique tout démontre que vous n'êtes au plus chacun qu'un petit trou, un trou certes complexe et tourbillonnaire, mais qu'il est vraiment très très difficile de vous penser comme substance, si ce n'est comme substance ayant cette propriété d'être pensante, et que là alors ça devient vraiment désespérant de penser à quel point votre pensée est manifestement impuissante. Il semble que c'est quand même plus solide de se référer à d'autres catégories et de s'apercevoir que par exemple on puisse énoncer sans absurdité des propositions comme celle-ci, les avancer avec quelque chance de toucher juste, que s'il y a de l'indécidable (j'évoquais ça tout à l'heure) c'est un indécidable qui ne se soutient que de ceci : que nous le nouons, qu'il y a de l'indécidable mais que l'idée ne nous en vient que de cette assurance prise dans la mathématique précisément qu'il n'y a pas de non-nœud, si je puis dire, car c'est la seule définition en somme possible du réel, et que resserrer les nœuds, ne serait-ce que pour ne pas y glisser indéfiniment, c'est à quoi nous nous employons dans l'analyse.

Parce que qu'est-ce que c'est que l'analyse, en fin de compte ? C'est quand même cette chose qui se distingue de ceci, c'est que nous nous sommes permis une sorte d'irruption du privé dans le public. Le privé, ça évoque la muraille, les petites affaires de chacun. Les petites affaires de chacun, ça a un noyau parfaitement caractéristique, c'est d'être des affaires sexuelles. C'est ça le noyau du privé. C'est quand même rigolo que ce public dans lequel nous faisons émerger ce privé, que « public » ait un lien tout à fait manifeste, pour les étymologistes, avec « publis », c'est à savoir que ce qui est le public, c'est ce qui émerge de ce qui est honteux, car comment distinguer le privé de ce dont on a honte ?

⁽²⁶⁸⁾ Il est clair que l'indécence de tout ça, indécence de ce qui se passe dans une analyse, cette indécence, si je puis dire, grâce à la castration dont l'analyse est bien faite pour évoquer la dimension depuis Freud, grâce à la castration, cette indécence disparaît.

Toute la question est donc celle-ci : tirer de la castration une jouissance, est-ce que c'est ça le plus-de-jouir ? En tout cas c'est tout ce qui est permis pour l'instant, à quelque personne que ce soit, si tant est que le mot « personne » désigne personne. Il désigne une substance pensante, sans doute, mais ce à quoi nous nous efforçons, même quand nos préoccupations ne sont pas du tout substantielles, ni substantophores, ce à quoi nous nous efforçons, c'est tout de même de faire rentrer ça, cette notion de substance pensante, dans un réel. Alors ça ne va pas tout seul, bien sûr, parce qu'il y a des tas de choses dont nous

sommes encombrés. Nous sommes encombrés par exemple de l'idée de la vie. C'est une idée comme ça, il est assez curieux que malgré tout Freud a promu l'Éros mais qu'il n'a pas osé tout à fait l'identifier à l'idée de la vie et qu'il a quand même distingué la vie du corps et la vie en tant qu'elle est portée par le corps dans le germen.

La vie, si on peut dire, malgré l'usage qu'en fait Freud, il y a quelque chose avec quoi ça n'a rien à faire, c'est avec ce qui passe pour être son antinomie, c'est avec la mort.

La mort, quoi qu'on en pense, c'est purement imaginaire. S'il n'y avait pas de « corps », s'il n'y avait pas de cadavre, qu'est-ce qui nous ferait faire le lien entre la vie et la mort ? Naturellement cette idée du poireau, de la botte de cadavres, nous nous entendons à nouer ça, c'est même notre occupation principale. S'il n'y avait pas ça, s'il n'y avait pas de statues, le côté enragé de ces êtres dits humains à fabriquer leurs propres statues, à savoir des choses qui n'ont absolument rien à faire avec le corps mais qui quand même y ressemblent, c'est à bénir les religions qui ont interdit cette obscénité ; en plus c'est affreux à voir ! Qu'est-ce qu'il y a de plus affreux à voir qu'un être humain, je le demande ! Un être humain, une forme humaine. C'est curieux que... enfin il faut vraiment la religion dite catholique pour y trouver ses délices. C'est évidemment qu'elle a quelque chose à gagner dans le truc, c'est patent, on voit très bien le mécanisme ; elle joue sur le beau. D'ailleurs qu'est-ce que c'est que toute cette histoire à dormir debout de l'Évangile, c'est le cas de le dire, si ce n'est l'exaltation du beau. Je vous montrerai ça une autre fois.

Enfin *perinde ac cadaver*, ça veut dire que la castration quand même, la castration dont nous-mêmes arrivons à nous apercevoir que c'est une jouissance, pourquoi est-ce que c'est une jouissance ? On le voit très bien, c'est parce que ça nous délivre de l'angoisse. Mais alors qu'est-ce que c'est que l'angoisse ?

C'est quand même curieux qu'on n'en ait pas tiré un peu la morale, du petit Hans de Freud. L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Vous me pardonnerez d'appeler ça comme ça, c'est ce qu'on appelle généralement pénis ou pine, et qu'on gonfle en s'apercevant qu'il n'y a rien pour mieux faire phallus, ce qui est évidemment une complication, une complication liée au fait du nœud, à l'ex-sistence, c'est le cas de le dire, du nœud. Mais s'il y a tout de même quelque chose qui est fait dans les *Cinq Psychanalyses* pour nous montrer le rapport de l'angoisse avec la découverte du petit-pipi, appelons ça comme ça aussi, c'est tout de même clair, il est certain que c'est tout à fait concevable que pour la petite fille, comme on dit, ça s'étale plus, c'est pour ça qu'elle est plus heureuse ; ça s'étale parce qu'il faut qu'elle mette un certain temps pour s'apercevoir que le petit-pipi, elle n'en a pas ; ça lui fout de l'angoisse aussi, mais c'est quand même une angoisse par référence, par référence à celui qui en est affligé ; je dis « affligé », c'est parce que j'ai parlé de mariage que je parle de ça ; tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est évidemment le bienvenu, d'où le succès de la drogue, par exemple ; il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi.

⁽²⁶⁹⁾ Mais enfin laissons ça de côté et venons-en aux choses sérieuses, à savoir que ça ne serait pas une mauvaise façon d'envisager ce qu'on appelle vie que de la considérer comme parasite. Dire qu'elle est parasite de la mort, ce serait exagéré, ce serait faire un lien trop serré pour ce que je viens de dire, à savoir qu'il n'y a pas le moindre rapport si ce n'est cette affaire de corps qu'on jette au trou. C'est justement ça qui nous dit peut-être ce que c'est que la vie, c'est que c'est le parasite de quelque chose qui vraiment ne se conçoit que comme un trou, c'est même autour de ça que le réel fait cyclique, c'est qu'on veut que ce soit dans cette « logette » que la vie parasite. D'où bien sûr tout découle. Je ne peux pas dire que Freud a été jusque-là, mais il en a quand même dit pas mal ; que le germen soit en fin de compte un parasite, c'est ce qui me semble ressortir de *l'Au-delà du principe du plaisir*. Évidemment, il ne l'a pas dit en clair, mais ça aurait fait moins de scandale, dit alors, que peut-être je n'en fais maintenant à le dire. Mais ça aurait aussi bien allégé les choses ; ça lui

aurait permis d'appeler autrement le principe de réalité, qui est simplement un principe de fantasme collectif ; je le disais hier soir au jury d'accueil. « Quels sont vos critères ? » qu'on me demande, pour ce qui est du jury d'accueil, pour nommer quelqu'un A.M.E. Je vais vous le dire : c'est ce qu'on appelle le bon sens, c'est-à-dire la chose du monde la plus répandue. Le bon sens, c'est ça : « Celui-là, on peut lui faire confiance », rien de plus. Il n'y a absolument pas d'autre critère. Il y a des gens qu'on propose au titre d'A.M.E., et si les gens qui sont là et qui ont été choisis incontestablement au vote, parce qu'on leur fait confiance sur le sujet du bon sens, de ne pas garantir n'importe qui, c'est un principe de pur fantasme, de fantasme collectif sans doute ; est-ce que c'est ça que ça veut dire, le principe de réalité ? C'est absolument certain. On s'aperçoit à l'usage que tous les petits fantasmes privés se conjoignent, se conjoignent en botte, comme je disais tout à l'heure, ce qui bien entendu n'est pas étonnant pour ce qui est du rapport de la chose avec la mort, puisque c'est à ce propos-là que je l'ai évoqué, le bon sens, c'est ça : en gros, les pas trop dangereux ; c'est ça qu'on appelle le principe de réalité, et qui en tant qu'il s'oppose au principe du plaisir, s'y oppose très sérieusement, parce que le principe du plaisir n'a strictement qu'une seule définition possible, c'est celui de la moindre jouissance ; c'est ça que ça veut dire. Moins on jouit, mieux ça vaut.

De sorte que ça nous amène à poser un certain nombre de couples pour ce qui est du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Le réel, c'est très évidemment pour nous, à l'usage, ce qui est antinomique au sens, ce qui s'oppose au sens comme le Zéro s'oppose au Un. Le réel, c'est strictement ce qui n'a pas de sens. C'est bien en quoi notre interprétation est quelque chose qui n'a à faire avec le réel que pour autant que nous la dosons. Nous la dosons et la limitons à la réduction du symptôme. Il y a des symptômes qu'on ne réduit pas, c'est absolument certain, et nommément entre autres la psychanalyse. La psychanalyse est un symptôme, un symptôme social, et c'est ainsi qu'il convient de connoter son existence. Si la psychanalyse n'est pas un symptôme, je ne vois absolument pas ce qui fait qu'elle est apparue si tard. Elle est apparue si tard dans la mesure où il faut bien que quelque chose se conserve (sans doute parce que c'est en danger) d'un certain rapport à la substance, à la substance de l'être humain.

Alors tâchons de poser ensemble quelque chose qui situe l'imaginaire par rapport à autre chose.

L'imaginaire n'a aucune espèce d'autre support que ceci qu'il a le corps, et que c'est en tant que ce corps se dénoue de la jouissance phallique que l'imaginaire a consistance. C'est très précisément en tant que la jouissance phallique passait ailleurs, et c'est une affaire d'histoire que de noter comment elle était escamotée, c'est dans cette mesure que l'idée de monde est née. C'est là l'opposition non pas d'un zéro et d'un un mais celle d'un moins à un plus. C'est dans la mesure où la castration s'opère, où il y a moins phallus, que l'imaginaire subsiste, tout le monde le sait puisque c'est bien pour ça qu'on appelle pré-génitaux les états qui constituent le support le plus ordinaire de tous les comportements dits humains.

Et le symbolique alors ? Le symbolique, c'est simple. Au symbolique, il n'y a pas d'opposition ; il y a le trou, le trou originel. Le symbolique n'a de partenaire que truqué. C'est dans la mesure où il n'y a pas d'Autre de l'Autre, à savoir que l'être et sa négation sont exactement la même ⁽²⁷⁰⁾ chose, comme tout le monde le sait, les dialecticiens vous le disent tout de suite : que le non-être, ça existe puisque vous en parlez, ça prouve bien à quel point le non-être, c'est exactement l'équivalent ; c'est grâce à ça que justement la découverte de l'analyse, c'est : quoique l'être et le non-être soient la même chose, il faut qu'il y ait un trou qui fasse tenir le tout ensemble, et qu'en somme tout ça se résume à ceci : qu'il n'y a que de la création ; chaque fois que nous avançons un mot, nous faisons surgir du néant *ex nihilo* une chose, c'est notre sort d'êtres humains, c'est pour ça que nous ne baisons pas, sauf exception, avec une femme de temps à autre, mais que nous baisons avec la Chose.

Et les femmes alors, est-ce qu'elles créent ? J'en ai bien entendu tout à l'heure, il y a quelqu'un qui m'a beaucoup plu (ce n'est pas pour dire que ce que Michèle Montrelay disait avant ne m'avait pas plu aussi) mais il y a une nommée Anne Colot qui m'a fait remarquer que quand même, la femme, ce n'était pas du tout cuit, et ce qu'elle a dit était assez pertinent. Elle n'a pas, Dieu merci, employé le mot de créativité. Elle a parlé de la création comme de quelque chose qui fait que c'est à peine, dans le fond, si une femme sait qui est son bébé ; le bébé, c'est comme la vie, c'est patent dans l'être humain qu'il est un parasite ; un parasite, c'est quelque chose qui ne commence à exister que si vous lui donnez justement un nom ; tant qu'il n'a pas de nom, qu'est-ce que c'est ? Alors la créativité... Quelqu'un m'a interviewé sur la créativité de la femme. Je dois dire que je ne suis pas chaud ; il n'est pas du tout nécessaire qu'une femme soit créative pour être intéressante ; il suffit bien qu'elle compte ; c'est ça qui a son poids.

Alors résumons-nous. Un symptôme, qu'est-ce que c'est ? C'est quelque chose qui a tout de même le plus grand rapport (c'est ce qui se voit à la pratique) avec l'inconscient. Alors ce que je voudrais, c'est que la psychanalyse, comme je l'ai dit tout à l'heure, tienne, tienne le temps qu'il faudra, pas une minute de plus bien sûr, en tant que symptôme, parce que c'est quand même un symptôme rassurant. (*Applaudissements*).

(La séance est levée à 18 h 45).